

SAISONS

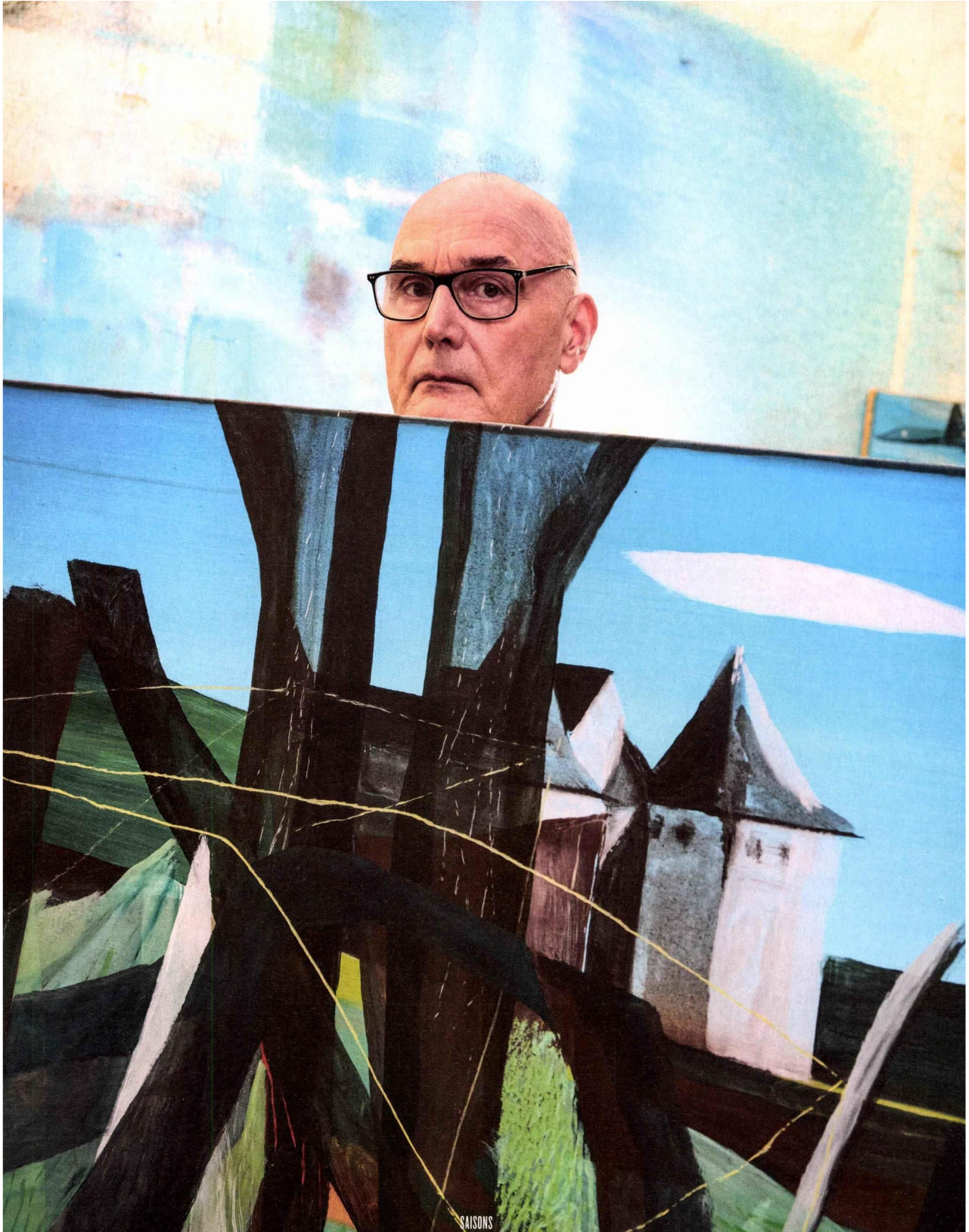


Marc Desgrandchamps

À L'AIR LIBRE

Des sous-bois aux déserts, de la lumière du Sud aux plages solitaires : l'artiste lyonnais dévoile sa cartographie intime des paysages avant son exposition dans le cadre de la Saison d'art de Chaumont-sur-Loire.

PAR FLORENCE COLOMBANI, PHOTOS ROBERTO FRANKENBERG





SAISONS



Lyon, intérieur jour, du côté de Perrache. Dans l'atelier de Marc Desgrandchamps – une grande pièce rectangulaire, presque nue, au rez-de-chaussée d'un immeuble ancien – des éclaboussures de peinture (surtout du bleu) maculent le mur, comme la trace fantôme du geste créateur et des œuvres qui se fabriquent ici. Souffle aussi un vent léger, un parfum de grand air... L'effet, sans doute, du triptyque vert et bleu que nous dévoile le peintre, et qui n'est pourtant « pas tout à fait fini... et même pas du tout fini : j'y travaille encore chaque jour ».

Formes – le titre de ce petit format de 55 x 138 cm – a été peint pour le centre d'Arts et de Nature du domaine de Chaumont-sur-Loire. Il sera présenté, du 29 mars au 31 août, dans le cadre de l'exposition « Morphogénèses », qui réunit une sélection des paysages de Marc Desgrandchamps réalisés entre 1990 et 2026.

Dans l'atelier de Marc Desgrandchamps. Ci-dessus : *Figure d'automne* (2025) où l'on aperçoit le château de Chaumont-sur-Loire. À gauche : *Sans titre* (1997).

On y retrouve le motif du double et la structure en miroir propres aux travaux récents du peintre. Des troncs nouveaux occupent le premier plan sur un fond de vert éclatant, tandis que – nouveauté absolue dans une iconographie riche en scènes de plages – se dessinent en arrière-plan les tours arrondies d'un ravissant château Renaissance.

« Le jour où je suis allé à Chaumont, raconte le peintre, il faisait très beau, la vue était dégagée depuis le parc jusqu'à la plaine. » « Il a eu un vrai coup de foudre, se souvient Chantal Collet-Dumond, la directrice du domaine, qui invite chaque année un artiste contemporain renommé pour la Saison d'art de Chaumont. À tel point qu'il a spontanément décidé, ce qui n'était pas envisagé →

→ au départ, de peindre des tableaux reflétant l'impression que le parc avait produite en lui.»

«J'ai été très frappé par les arbres ce jour-là, confirme Marc Desgrandchamps. Ils me sont apparus comme des sculptures naturelles. Et j'ai aimé ce château qui borne l'horizon.» S'ajoutent à la surface de la toile «des filaments ou diagrammes, qui apportent de l'énergie à la composition. C'est une sorte de fiction structurelle venant relier les motifs entre eux... ou d'électricité statique. Il y a l'idée d'une tension.» Sur d'autres tableaux, plus anciens, apparaissent des poteaux «comme des totems» dont la minéralité est aujourd'hui remplacée par l'écorce des arbres. Chantal Colleu-Dumond évoque «un champ de forces retenu par la peinture».

Cette même tension habite la plupart des tableaux sylvestres que Marc Desgrandchamps a sélectionnés pour Chaumont-sur-Loire. Né en 1960 à Sallanches (Haute-Savoie), l'artiste est sensible depuis l'enfance à la «structure des paysages». «Mes grands-parents habitaient une maison en plaine, avec une vue très dégagée, raconte-t-il. Et de temps en temps, on voyait les Alpes apparaître à l'horizon. Je me rappelle avoir été, enfant, sidéré par ce spectacle. A priori, pour moi, il n'y avait rien. Et soudainement, apparaissait toute une chaîne de montagnes impressionnantes, du Mont-Blanc jusqu'au Vercors. C'est sans doute ce que ressentaient les navigateurs en voyant apparaître à l'horizon des terres inconnues.»

Vertige des éléments

Ainsi, sans doute, naît le désir de peindre, comme une réaction spontanée face à «l'ampleur de certains paysages». Après ses études aux Beaux-Arts de Paris, Marc Desgrandchamps s'installe à Lyon et mène une vie d'ascèse artistique, remettant parfois sur l'ouvrage une œuvre qu'il croyait terminée depuis longtemps. «Je garde toujours un tableau en observation, s'amuse-t-il. Pour être achevé, il faut qu'il ne me pointe plus, autrement dit qu'il ne me sollicite plus. Même quand je crois être satisfait, il arrive que quelque chose surgisse de la toile, qui vient me chercher et demande à être retravaillé. J'ai récemment repris un tableau de 1994... vingt-cinq, trente ans après!»

Marc Desgrandchamps, dont l'œuvre, présentée à la galerie Lelong, à Paris, a fait l'objet de plusieurs rétrospectives (musée d'Art moderne de Paris, en 2011; musée d'Art contemporain de Marseille, en 2023), est souvent associé à ses scènes de plage, bien qu'il précise que ce motif est «beaucoup moins fréquent aujourd'hui». Épris du cinéma italien des années 1960, l'artiste laisse transparaître l'influence d'Antonioni ou de Fellini dans ses toiles souvent imposantes. Il confie aimer les paysages du Sud «parce qu'ils baignent souvent dans une lumière révélatrice. Les choses se dévoilent, se révèlent plus aisément, et cela crée en moi une envie de peindre, un stimulus... Le désir de restituer ça en peinture, réinterprété bien sûr, comme si ça passait par mon filtre.»

La plage, c'est aussi le lieu de nulle part, «un territoire incertain, où les corps se dénudent, un entre-deux où se rejoignent la mer

L'exposition «Morphogénèses», de Marc Desgrandchamps, se tient du 29 mars au 31 août dans le cadre de la Saison d'art du Domaine de Chaumont-sur-Loire (29 mars-1^{er} novembre). <https://domaine-chaumont.fr>

Photo à droite: Sans titre (1994).

«J'ai été très frappé par les arbres ce jour-là. Ils me sont apparus comme des sculptures naturelles.»

– Marc Desgrandchamps

et la terre ferme». «Les paysages de Desgrandchamps sont souvent des lieux de passage, parfois abandonnés, souligne Chantal Colleu-Dumond. Ils portent la trace de ce qui a été, mais aussi de ce qui manque. Le fragment, l'ellipse, l'absence y jouent un rôle important. Voir, ici, c'est accepter de ne pas tout voir, de laisser subsister des espaces de mystère.»

Ce statut trouble de l'image, peut-être onirique ou appartenant au monde du souvenir, exerce une fascination durable. Sensible à l'écriture de Claude Simon, le peintre se reconnaît dans «la porosité des motifs» de l'auteur de *L'Acacia*, le fait que souvent «les choses s'enchaînent, s'articulent entre elles avec une instabilité du lieu, du point de vue... On croit lire une description de tableau et, soudain, on se rend compte qu'on n'est plus dans le tableau mais dans une scène réelle. Je trouve cela remarquable.» Il y a un vertige particulier dans ces toiles qui orchestrent la rencontre de l'évasif ou de l'évanescence et de la matérialité des éléments naturels. Tout admirateur qu'il soit de Cézanne («un créateur de monde») et de Monet («d'une modernité époustouflante»), Marc Desgrandchamps ne peint jamais en plein air, mais en atelier, à partir de photos qu'il collectionne. Clichés personnels, pris à dessein, cartes postales ou vues choisies sur internet nourrissent le travail, de même que les images mentales conservées et réinventées au fil du temps.

Il y a donc dans ces paysages des souvenirs de voyage, mais aussi des réminiscences de films, «un fond obsessionnel de motifs». Les scènes désertiques avec leurs rochers et leurs cactus, parfois réduits à «de simples coulures vertes», portent par exemple la trace du souvenir en celluloïd de *La Prisonnière du désert* (John Ford, 1956). Ces scènes de plage, de désert ou de forêt partagent un même ciel bleu qui ravit Chantal Colleu-Dumond: «Le bleu irrigue les toiles, note-t-elle, le bleu des cimes, le bleu des lointains... c'est un flux mental autant que pictural.» Pointe dans ces grands ciels un amour vibrant de l'été, «longtemps ma saison préférée», confie Marc Desgrandchamps, jusqu'à ce que les canicules à répétition ne le transforment trop». Finalement, le printemps lui va si bien. Ce bleu arrache les toiles au «glauque» – cette teinte vert pâle prisée par les Grecs, celle des yeux d'Athéna dans *L'Odyssée* – qui domine dans les tableaux de sous-bois, hantés par des malheurs invisibles.

«Le paysage a souvent été le théâtre d'une tragédie ou d'un massacre, même s'il semble aujourd'hui apaisé, explique le peintre. Je pense notamment aux paysages de la Première Guerre mondiale, aux environs de Verdun, par exemple. Ou encore aux forêts d'Europe de l'Est filmées par Claude Lanzmann dans Shoah. Il s'agit d'avoir en tête, ou plutôt de ressentir, la possibilité d'une catastrophe qui a eu lieu et qui n'est plus visible». Du végétal à l'humain, de la beauté à l'épouvante, les toiles de Desgrandchamps mettent au jour, en les baignant de lumière, l'infini du royaume des ombres.

